

**Inter**  
Art actuel



## Stuart Brisley Les absents ont tort

Guy Sioui Durand

---

Numéro 102, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45482ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Sioui Durand, G. (2009). Stuart Brisley : les absents ont tort. *Inter*, (102), 118–119.

le cri strident jumelé au colorant rouge, aux haches et aux bûches une dénonciation véhémement du sort des Indiens après les conquêtes des Européens, dont celle des Français. D'un autre côté, auquel je me rallie davantage, pris ensemble, ce cri en langue française, le changement des couleurs de la régurgitation, les bûches, la hache et le dictionnaire Larousse ne symbolisent-ils pas plutôt le sort des Canadiens français catholiques, agriculteurs et bûcherons, devenus des Québécois modernes inscrits dans cette francophonie mondiale, elle-même minoritaire, sinon à la survie géopolitique et culturelle précaire ?

des électeurs vote conservateur, où la *trash* radio s'anglicise, où la *banlieubanalisation* du quotidien gagne du terrain, l'inculture du « gros colon » parvenu aurait, certes, de l'avenir... De plus, l'œuvre critique s'est-elle faite métaphore, un mois avant la tenue du Sommet de la francophonie à Québec, de l'anti-intellectualisme, du rejet de la langue et des *modus mnémoniques* français, allant jusqu'à en faire piétiner par les visiteurs les imprimés, après l'écoute des sons de la mise en place du bûcher et des coups incisifs ? Ou bien nous entraîne-t-elle du côté sombre, pessimiste, du sort à



L'ambiguïté flotte.

Que faut-il comprendre des dictionnaires de l'éditeur Hachette fracassés à la hache d'or ? Chose certaine, ce dispositif jumelant « performatif, installatif et vidéo » construit dans le site une mise en actes brutale comme exécution des supports de la langue : des arbres de la forêt dont l'écorce et la pâte deviennent papier, la feuille de papier pour l'imprimé, le livre et le dictionnaire, « ouvrage didactique constitué par un ensemble d'articles dont l'entrée constitue un mot, indépendants les uns des autres et rangés dans un ordre déterminé, le plus souvent alphabétique »<sup>3</sup>. Le bûcheron, c'est le colon, le censitaire, la populace, le rural, l'analphabète, le non éduqué, l'ouvrier, le *manœuvre*, celui par qui la déforestation, l'industrie et la ville surviennent, par qui la sédentarité arrive.

Dans une ville francophone à 99 % comme Québec, où la moitié

venir de la culture francophone dans un monde où la globalisation économique de l'exploitation des ressources et l'appât du gain, depuis les conquistadors espagnols assoiffés d'or, font fi des distinctions, des particularismes et des minorités culturelles, linguistiques ?

De fait, cette hiérarchisation spatiale des artefacts de l'installation à L'Œil de Poisson recycle des éléments utilisés de manière continue dans le corpus de Martel comme performeur et installateur, en solo comme en collectif (la vidéo, la déambulation, la langue, les outils, la dorure, les bûches). À cet égard, *La conquête* est une œuvre synthèse de la vision de l'artiste<sup>4</sup>. Après Hubaut le Français (jaune), Brisley l'Anglais (bleu), Connolly l'Irlandais (vert), Cisnéros l'Autochtone (rouge), l'installation *La conquête* de Richard Martel aux fluides multicolores et à la hache dorée ne pouvait que faire impact à Québec ■ GSD

#### Notes

- 1 Un des membres fondateurs de la revue *Inter* (*Intervention*) en 1978, du Lieu, centre en art actuel de Québec en 1982 ainsi que des *Rencontres internationales d'art performance* depuis 1984, Martel a non seulement contribué à tisser en réseau ces zones d'art immédiat, mais encore il s'y est produit internationalement. Paradoxalement, son livre paru en France aux Presses du réel (2005) et traduit en espagnol à Guadalajara (2008), *Art-action*, n'est pas distribué au Québec. À défaut, les lecteurs des 100 numéros de la revue *Inter, art actuel* y retrouvent plusieurs des textes énonçant sa pensée. Son livre d'artiste, *Richard Martel, 1975-1982*, paru en 1982, rend compte de cette dimension de son travail. Prolifique, Richard Martel vient de mettre en circulation un coffret de cinq DVD, synthèse de ses pratiques performative et installative (2008).
- 2 Richard Martel, dépliant de l'exposition *La conquête, L'Œil de Poisson*, du 29 août au 28 septembre 2008.
- 3 Collectif, *Encyclopédie Larousse* [en ligne], Paris, 2008. [www.larousse.fr/](http://www.larousse.fr/).
- 4 Les déambulations à pied, l'usage des vidéos, des haches et même des langues animales parsèment plusieurs des installations et performances de Martel. Par exemple, dans son travail photographique conceptuel, Martel accorde dans les années soixante-dix une place importante à ses pieds. En 1984, lors de l'expédition *Zona del silencio* (Mexique), l'artiste filme avec une caméra vidéo ses pieds avançant dans le désert, déambulant. Ses performances de rencontres fictives, comme celle d'*Interscop* (Luznidza, Pologne, 1990) et ses performances collectives des années deux mille constituent tout autant des circuits de marche à pied. Déjà dans une soirée en 1982 à Chicoutimi, frigorifié sous un stationnement, il utilise dans une de ses premières installations une petite télévision. En 1982, à la galerie L'Anse-aux-Barques du Musée du Québec, il présente une installation construite de moniteurs vidéo qui reproduisent une cascade d'eau. En 1985, au Musée du Québec, il reproduit en un assemblage de vidéos la projection de sa sculpture en pointes de flèche créée dans la *Zona del silencio* au Mexique. En 1988, dans les anciens locaux de L'Œil de Poisson, son installation inclut à nouveau des moniteurs vidéo qui servent de bornes à un performatif trajet singulier. En 1997, Martel produit, en collaboration avec Yves Doyon, deux installations vidéo à Mexico, utilisant de nombreux moniteurs vidéo. Par ailleurs, les bûches de bois et la hache sont deux objets déjà utilisés par le performeur lors du *Symposium d'Amos* en 1997, tandis qu'en 1998, lors d'une performance à Jonquière, on retrouve aussi une bûche, un marteau et un clou se substituant à la hache. Dans une installation du Collectif *Inter* dont il a fait partie, on retrouve des pieds de biche de couleur or et, dans une performance du collectif, une autre est suspendue à un crochet. Puis, en solo, accrochée à sa cheville, trainée au sol puis clouée sur la bûche, une langue de bœuf est utilisée. Aussi, dans ces deux performances en solo, Richard Martel porte un veston, moitié homme d'affaires, moitié veste à carreaux rouges et noirs de bûcheron, de colon.

## Stuart Brisley Les absents ont tort

L'Angleterre est sans conteste le pays européen qui a porté à une étendue inégalée le colonialisme. La fameuse appellation *l'empire où le soleil ne se couche jamais* est explicite à ce sujet. À travers la conquête anglaise sur tous les continents puis les luttes d'indépendance enclenchant l'ère postcoloniale postmoderne (1960-1990), on doit à l'Angleterre de grands pans de civilisation tels que le capitalisme urbain et industriel, la démocratie parlementaire, la musique rock, le mouvement punk, l'art conceptuel et les performances *trash*.

En réinvitant Stuart Brisley (il était venu en 1990 et en 2000), Le Lieu conviait un performeur radical de gauche flirtant plus avec les idées marxistes qu'avec l'art officiel. Pour des raisons de communication, l'artiste ne viendra pas à Québec. Il ne sera pas remplacé, l'exposition de Joël Hubaut étant prolongée. Dommage à plusieurs égards.

Il aurait certes été intéressant de suivre l'évolution de la pensée performative de l'artiste de renom. Toutefois, comme il y a 100 ans en 1908 lors du 300<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Québec, les contextes québécois et canadien des festivités commémorant en 2008 le 400<sup>e</sup> anniversaire de la capitale se chargeraient d'occuper, si l'on peut dire, le vide politico-artistique créé, symboliquement parlant, par l'absence de Stuart Brisley.

Voici comment et pourquoi.

En effet, il reviendra à deux artistes en arts visuels de la ville de Québec, les peintres Martin Bureau et Luc Archambault, de rappeler l'importance de l'Anglais conquérant. Chacun à leur façon, les deux vont se faire les hérauts du clan nationaliste québécois francophone, dénonçant l'emprise persistante du colonialisme anglo-canadien – l'omniprésence hautement médiatisée du rôle de la gouverneure

générale du Canada, représentante de la reine d'Angleterre et du Commonwealth dans les activités du 400<sup>e</sup>, autant à Saint-Malo en France qu'à Québec, tout comme la grande place accordée à la musique anglophone dans les grands spectacles (*Domagaya* de Van Halen, les parades militaires et surtout la symbolique prestation de Sir Paul McCartney) de même que les investissements et usages de sites fédéraux dans la capitale d'instances fédérales majeures (les sites de la baie de Beauport, du bassin Louise, des plaines d'Abraham) pour les festivités furent évidents. Car fêter Québec, c'était aussi se souvenir du bref lien entre la France et ce rêve d'une Amérique française de la Louisiane aux Rocheuses quand, en 1759, les troupes anglaises ont défait Montcalm et les troupes françaises sur les plaines d'Abraham...

Pour un, participant au projet *Les regards fous* de l'organisme Folie/Culture, Martin Bureau verra son œuvre critique des symboles de la monarchie censurée. En effet, invité à créer une sculpture d'un couvercle d'égouts (*man hole*) dans ce projet collectif qui allait clôturer la quatrième édition de la *Manif d'art 4*, Bureau jumellera sur une même surface les images des deux faces d'une pièce de 25 sous, la reine Élisabeth II se retrouvant à porter le panache du *elk* (*wapiti*) avec l'inscription *Kwébec. 1759-2009* – on sait que toute atteinte aux symboles de la monarchie est suspecte et peut être sujette à des peines. La fonderie devant couler la sculpture et la Commission de la Capitale-Nationale de Québec refuseront d'entériner l'œuvre. Les médias s'empareront de l'« affaire » qui fera les manchettes partout dans l'ancien « empire » !

Ironie du sort, l'artiste d'envergure internationale Robert Lepage projettera sur le plus grand écran au monde, vu par plus de 200 000 personnes, l'image de Martin Bureau plus grand que nature dans les séquences du *Moulin à images*, rendant hommage à des artistes visuels de la ville ! Qui plus est, l'œuvre sera incluse dans la grande exposition d'art actuel *Ça s'est passé près de chez-vous* au Musée national des beaux-arts du Québec, au début de décembre 2008.

Quant à lui, Luc Archambault, peintre local réputé, estimé et impliqué à Québec, se fera tribun nationaliste et ira de sa verve et de sa plume frapper fort. Ainsi, par ce 4 juillet extrêmement pluvieux (date de la fondation de Québec), au moment où se mettait en branle une grande parade militaire sur la Grande-Allée sous la protection de la brigade antiémeute de la Sûreté du Québec qui s'était déployée avec ses appareils de dissuasion pour contrer une poignée d'opposants antimilitaristes et altermondialistes, se tenait simultanément au parc de l'Amérique française – à côté du Grand Théâtre – un regroupement civil dénonçant le peu de place fait à l'histoire de l'implantation et de la survie française (notamment symbolisé par le non-usage des couleurs bleu et blanc de la Ville et du Québec dans l'ensemble des festivités du 400<sup>e</sup> de Québec par des organisateurs qui entendaient « dépolitiser » les festivités). Appelé à prendre la parole avant Biz de Loco Locass, il se fera entendre.

Dans le concert de dénonciations dont le piètre cadeau « bureaucratique » de la France à la Ville de Québec – cet Institut de la francophonie rattaché au Musée de l'Amérique française, lui-même absorbé dans le Musée de la civilisation – ainsi que l'abandon de l'aménagement du parc de l'Amérique-Française, lequel devait faire flotter les drapeaux de toutes les villes, communautés et provinces francophones d'Amérique, l'artiste dénonça encore cette seconde invasion anglaise des plaines d'Abraham avec la venue de Sir Paul McCartney ainsi que l'omniprésence des symboles de la conquête anglaise. Il expédia d'ailleurs une lettre à l'ex-Beatles.

L'« affaire » prit elle aussi une enflure médiatique et politique. Tout comme pour Bureau, Robert Lepage, très attaché à sa ville et véhiculant un nationalisme québécois cosmopolite pour ce XXI<sup>e</sup> siècle, intégrera aussi un hommage grand format à Archambault dans son *Moulin à images*.

Après le rappel de la conquête de la France ramenée à une attitude « relationnelle » et de celle de l'Angleterre présente par « l'envers de l'endroit », voici que l'Irlande se profiera ensuite. ■ GSD

## Conclusion

Comme l'a bien nommé le critique Yves Michaud en cette ère hypermoderne d'esthétique généralisée aux allures de l'« art à l'état gazeux », une part dominante de la créativité des arts visuels investit les zones de la fiction, du merveilleux, de la beauté et de l'indéfini sans grand lien avec des consciences historique, sociale et politique. L'idéologie axée sur le ludisme et les divertissements – au sens de diversion – y trouve bien sûr son compte de contrôle et de consommation comme ordre régnant. Le bonheur de vivre aussi.

En optant pour une thématique tanguant plutôt du côté de la mémoire collective des sociétés qui se font et se défont, avec cette thématique de la conquête, la programmation annuelle du Lieu fit opposition à la seule culture du spectacle comme divertissement, comme diversion à la pensée critique, surtout dans le contexte des festivités plus globales du 400<sup>e</sup> de Québec, 1608 – 2008.

Toutefois, sans se retrancher derrière la liberté absolue de l'artiste, de ses connexions formelles, ou derrière le constat de la difficulté pour une seule personne à incarner une longue période de conscience historique collective, force est de constater qu'à notre époque de la fragmentation des idéologies, une ambivalence de l'esquive et du malaise, tant dans l'approche du Français Joël Hubaut que par l'absence de l'artiste anglais Stuart Brisley, la saute d'humeur de l'Irlandais Brian Connolly ou le formalisme percutant du Québécois Richard Martel, a persisté. Tant mieux, quelque part, dans la mesure où l'art actuel implique une relecture constante, actuelle aussi, de l'histoire.

C'est pourquoi, en finale, un seul mot me vient néanmoins au bout de la plume : ce fil ténu d'un art interrogatif n'en aura été que nécessaire ! ■ GSD